

"Il doit bientôt paraître en librairie une très sérieuse étude sur un des caractères les plus curieux du siècle, sur Félix Arvers, qu'un sonnet a rendu célèbre. L'auteur, M. Louis Aigoin, a connu Arvers personnellement ; ce n'est donc plus un jeune homme, puisque le poète est mort en 1850. Ce travail contient en particulier des détails sur le fameux sonnet, qui nous donnent à entendre que la femme mystérieuse dont il est question était M<sup>me</sup> Ménessier, la fille de Charles Nodier.

"M. Louis Aigoin ajoute à cette étude ce qu'il appelle des *variations sur le sujet*. Ces variations consistent en trois sonnets reproduisant exactement les quatorze rimes de l'original. Le premier est supposé écrit par la personne même qui avait inspiré celui-ci ; le second est la réponse d'une dame fin-de-siècle ; le troisième est intitulé : *Le sonnet d'Arvers à revers*."

Malheureusement, de ces trois sonnets, le *Bookman* ne donne que le premier, et c'est celui que je viens de citer. Je n'ai pu me procurer les deux autres, ne sachant même pas si l'ouvrage de Louis Aigoin, dont le correspondant parisien de la revue anglaise annonce l'apparition, a jamais été imprimé. En tout cas, il n'a pas fait grand bruit.

Mais, si je n'ai pas ces deux sonnets sous la main, j'en ai deux autres, en revanche, dont je laisserai deviner le nom de l'auteur. Ce sont toujours des variations sur le même thème et les mêmes rimes.

Le premier laisse aussi entrevoir un mystère du cœur, mais un mystère pour le public, et non pour l'héroïne de la situation. C'est peut-être moins poétique, mais c'est à coup sûr plus humain.

Ecoutez :

Pour tous — Elle excepté — ma vie a son mystère :  
Un amour éternel depuis longtemps conçu.  
Mon cœur en débordait ; pourtant j'ai dû le taire :  
Nul profane ici-bas n'en a jamais rien su.

A distance je vis, discret, inaperçu ;  
On me croit en ce monde un passant solitaire ;  
Mais j'eus plus que ma part de bonheur sur la terre ;  
Nul ne saura jamais tout ce que j'ai reçu.

Jamais femme ne fut plus qu'elle douce et tendre ;  
Je la suis en silence, et sans paraître entendre  
Les murmures flatteurs soulevés sur ses pas.

Et, tandis que, dans l'ombre, à mon secret fidèle,  
Je cache à tous les yeux ces vers tout remplis d'elle,  
Plusieurs s'étonneront, mais ne comprendront pas.

Ce sonnet peut s'appeler une parodie ; le suivant est sous forme de réponse :

Non, nor, votre secret n'était pas un mystère.  
Cet amour éternel discrètement conçu,  
Vous avez, ô poète, eu grand tort de le taire :  
Celle qui l'inspirait l'a toujours fort bien su.